



AIDE A LA PREDICATION

Dimanche 26 Juin 2016

I Co 1, 18-25

Bettina Cottin
Pasteure à Strasbourg.

Corinthe

La ville portuaire, véritable plaque tournante des échanges commerciaux est-ouest est située sur l'isthme de Corinthe, qui raccourcissait considérablement la route maritime. La cité avait été détruite par les Romains en - 146 puis refondée par Jules César en -44, peu avant son assassinat. Du temps de Paul, Rome investissait fortement dans les infrastructures et l'équipement cultuel. Un premier chantier pour un canal qui devait couper l'isthme fut lancé sous Néron. La ville accueillait une population cosmopolite, avec un fort pourcentage d'esclaves, de travailleurs, de prisonniers de guerre, ainsi que d'exilés juifs de Rome. Sa richesse venait du commerce, sa culture accueillait toutes les influences des différentes parties de l'Empire. La communauté chrétienne se composait en majorité de personnes des couches inférieures de la population. Elle reflète aussi la culture ambiante de la ville, toujours à l'affût de nouveautés y compris religieuses, valorisant la richesse mais aussi les expressions spirituelles extraordinaires, le culte des personnalités d'exception.

Le contexte de notre péricope

Notre texte se situe après un appel à surmonter les divisions qui existent au sein de la communauté, et dans le cadre d'une argumentation qui déconstruit la tentation de prendre le pouvoir sur les autres en se mettant, subtilement, à la place de Dieu.

- vs 4 à 9 : dans son introduction, l'apôtre rend grâce pour la richesse de dons spirituels et de connaissance dans la communauté de Corinthe.

En filigrane apparaît le motif de jugement « ... *pour que vous soyez sans reproche au jour de notre Seigneur ...* ») et donc de la responsabilité.

- vs 10 à 17 : Paul nomme explicitement les divisions dans la communauté. Se réclamer de telle ou telle personnalité (plutôt que d'une pensée) est un usage de la politique et reproduit en quelque sorte les structures de pouvoir et d'influence de la cité. Un certain fractionnement de la communauté peut s'expliquer du fait que les églises de maison, ne pouvant accueillir qu'un nombre restreint de personnes, restaient centrées chacune sur elle-même et sur la famille riche qui les accueillait. Nous apprenons aussi dans la suite de l'épître, p.ex. à propos de la Cène (10, 17-22) que les différentes couches sociales avaient du mal à ajuster leur habitudes les uns aux autres. Ensuite, les clivages théologiques entre judéo-chrétiens et pagano-chrétiens. Le plus douloureux est que les factions se réclament ici, visiblement, du nom de l'apôtre qui en a baptisé les membres. Or, le baptême signifie au contraire l'unité (12, 11-13) ! Paul résume le problème par cette expression poignante : « *la croix du Christ est vidée de son sens* » !

- vs 18 à 25 : le sens de la croix du Christ est exposé.

- vs 26 à 31 : Paul revient sur la composition sociologique de la communauté chrétienne de Corinthe, illustration vivante du principe de la croix.

Le chapitre 2 va développer la réflexion autour de la folie-sagesse de Dieu par une théologie de l'Esprit Saint.

La parole de la croix

Dans le « supermarché religieux » que représente la cité de Corinthe de l'époque, le christianisme n'est qu'un tout petit élément. Quelle est sa spécificité ? Quel est ce Sauveur, Jésus-Christ ? On voit que le christianisme est étroitement apparenté au judaïsme, mais un ingrédient le distingue de toutes les autres religions : la façon dont son héros est mort. Des divinités mortes et revenues à la vie, l'Antiquité en connaissait, notamment à l'orient, avec Osiris ou Tammuz, et leurs cultes étaient aussi représentés à Corinthe.

Mais la façon dont Jésus était mort est différente de toutes les autres. Étaient crucifiés les esclaves échappés et rattrapés et surtout les insurgés et terroristes, Jésus ayant été classé lors de son procès dans cette dernière catégorie. La mort sur la croix était une *punition infamante*, privant le condamné de toute considération et même, dans l'interprétation juive du temps, *de toute communion avec Dieu* (cf. argumentation de Paul dans Galates 3, 13-14). En un mot : il est rejeté par Dieu et par les hommes.

Le poids infamant de cette mort pesait à un tel point que *le premier art chrétien ne représente pas la crucifixion*, d'autant que celle-ci continuait à être massivement pratiquée dans l'Empire romain ! La croix, c'est le pire abaissement pensable dans le contexte de l'époque. On comprend alors que la foi en un Messie crucifié remet violemment en question toute échelle de valeurs religieuse et sociologique, dans la mesure où elle classe les gens selon une échelle de valeurs ou une appartenance.

La remise en question des valeurs est déclinée différemment selon qu'il s'agit de la perspective juive ou païenne. La première demande à vivre la présence de Dieu, la deuxième à l'approcher intellectuellement. Les deux demandes ont en commun que c'est l'homme qui dicte à Dieu comment il doit se manifester. Or, *la parole de la croix affirme l'absolue souveraineté de Dieu*, par le fait même que Dieu fait « autrement » et remet en question nos modèles. Et tous sont remis en question sur le plan de leur aspiration au pouvoir.

Cette remise en question est motivée par la volonté de salut de Dieu. Ce salut concerne en premier lieu ceux qui en ont le plus besoin car ils en sont le plus loin : pécheurs, lépreux et prostituées pour le Jésus des évangiles, esclaves, étrangers, marginaux pour Paul à Corinthe.

Ce Dieu qui remet en question est aussi celui des juifs : dans Romains 4, Paul cite Abraham, à qui Dieu donna un enfant à partir d'un corps quasi « mort ». Ou bien nous pensons à l'Exode, par lequel Dieu crée un peuple libre à partir d'un groupe d'esclaves. C'est cette volonté de salut qui doit structurer la communauté, et non la soif de pouvoir. La parole de la croix le rappelle constamment.

Vers la prédication

Il me semble difficile de trouver une « application » directe de la parole de la croix par rapport à la vie de l'Église ou de notre société. Nous devons susciter des incitations à réfléchir, à voir plus loin que le bout de notre nez, en d'autres mots, à découvrir une sagesse différente. Mais cela se joue en filigrane.

Je pense, entre autres, à la question du développement (ou de la croissance) de l'Église : sur quelles sortes de personnes misons-nous ? Les cadres, les familles stables et d'un bon niveau de formation, les enfants, les jeunes, les vieux, les étrangers ... ?

Dans notre système de quasi-État providence, les plus pauvres et les étrangers sont souvent décriés en tant qu'« assistés ». Mais quel est leur apport réel au fonctionnement de notre société, combien paient-ils réellement de contribution sociale (pensons à la TVA), quel est leur apport démographique à la société de demain ?

Dans un contexte de raisonnement tout-économique, on commence à se pencher sur la valeur du travail non-salarié, qu'il soit domestique ou bénévole... Dans un contexte de société de consommation, la recherche de la simplicité atteint un nouvel échelon.

Mais le plus important est la remise en question d'une certaine idée de Dieu et d'un certain fonctionnement religieux, par la nouveauté toujours étonnante de la Bonne Nouvelle, par le Messie qui se met à la place la plus basse que notre humanité ait à offrir, afin de nous offrir toute sa vie.

Je vous recommande de consulter également l'article de Jean Hadey (4 juillet 2010), qui met très bien en lumière l'aspect « Dieu a fait une folie ».